Palat LII 148 (4

CHARLOT,

ou

LA COMTESSE *DE GIVRI,*

COMÉDIE,

*Repréſentée ſur le Théatre de F***. au mois de Septembre 1767.*

A GENEVE.

Et ſe trouve

A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée, à l'image Saint Joſeph.

M. DCC. LXVII.

PRÉFACE.

CETTE Pièce de ſociété n'a été faite q pour exercer les talens de pluſieurs pe ſonnes d'un rare mérite. Il y a un peu de cha & de danſe, du comique, du tragique, de morale & de la plaiſanterie. Cette nouveau n'a point du tout été deſtinée aux Théatr publics. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui en Italie pluſieurs Académiciens s'amuſent à réciter d Pièces qui ne ſont jamais jouées par des C médiens. Ce noble exercice s'eſt établi depu long-temps en France, & même chez que ques-uns de nos Princes. Rien n'anime plus ſociété, rien ne donne plus de grace au corp & à l'eſprit, ne forme plus le goût, ne ren les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus c la fatale paſſion du jeu, & ne reſſerre plus le nœuds de l'amitié.

Cette Pièce a eu l'avantage d'être repréſen tée par des gens de Lettres, qui, ſachant e faire de meilleures, ſe ſont prêtées à ce genr médiocre, avec toute la bonté & tout le zèl dont cette médiocrité même avait beſoin.

Henri IV. eſt véritablement le héros de l Pièce ; mais il avait déja paru dans la Part de chaſſe repréſentée ſur le même Théatre, & on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouva égaler.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRI, veuve, toujours attachée au parti d'Henri IV.

JULIE, parente & pupile de la Comteſſe.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS DE GIVRI, jeune homme qui n'a pas profité de l'éducation qu'il a reçue.

CHARLOT, élevé dans le Château avec le Marquis, & qui réuſſit à tout ce que le Marquis a négligé.

Madame AUBONNE, ancienne nourrice du Marquis, gouvernant la maiſon.

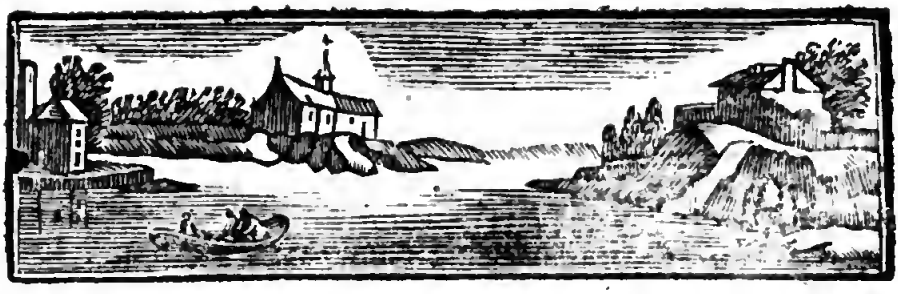
L'INTENDANT, bon & honnête homme, aimant à faire des contes.

BABET, jeune perſonne élevée dans le Château, pour être auprès de la Comteſſe.

GUILLOT, fils d'un Fermier de la Terre.

Pluſieurs Domeſtiques.

La Scène eſt au Château de Givri.



CHARLOT,

OU

LA COMTESSE

DE GIVRI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une grande Salle où des Domeſtiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maiſon eſt à une table, un Courrier en bottes à côté; Madame Aubonne coud, & Babet file à un rouet.

L'INTENDANT *écrivant.*

QUatorze mille écus!... ce compte perce l'ame...
Ma foi, je ne ſais plus comment ſera Madame
Pour recevoir le Roi qui vient dans ce Château.

LE COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh, oui.

BABET.

Que ce jour ſera beau !
Madame Aubonne, ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce Château, ce grand Roi, ce bon maître !

Mad. AUBONNE *couſant.*

Il eſt vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider ;
Je ne vous vois jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, ſaute, danſe, chante,
Notre Bonne eſt toujours dans ſa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans ;
Ris tant que tu pourras, chaque choſe a ſon tems.

LE COURIER.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête ſera chère...
Mais pour ce Prince auguſte on ne ſaurait trop faire.

LE COURIER.

Faite donc vîte.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! j'eſpère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra ſervir ſous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince !...

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il aſſiégeait, vous dis-je, une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval & le dernier au lit...

LE COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, ſous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville inveſtie
Proviſion de bouche...

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payſans, par un chemin ſecret,
En ayant apporté s'étaient laiſſé ſurprendre ;
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(Tous ceux qui ſont ſur la Scène s'approchent & tendent le cou pour entendre le conte. Une ſervante qui balayait, écoute en s'appuyant le menton ſur le manche du balai.)

Mad. AUBONNE *ſe levant.*

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT *écrivant toujours.*

Le Roi...
Quatorze mille écus en ſix mois...

LE COURIER.

Sur ma foi
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT.

Je m'y perds, quand j'y penſe...
Le Roi les rencontra... ſon auguſte clémence...

(Ici tous ſont un cercle au tour de l'Intendant.)

BABET.

Leur fit grace, ſans doute.

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus,
Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnais, dit-il, eſt mal en équipage,
Et s'il en avait plus vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon Roi ! le grand Roi !

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout ; le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim,
Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*Il tire ſon mouchoir & s'eſſuye les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore !

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel,
Un grave Ambaſſadeur... je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune Nobleſſe admiſe à l'audience,
L'entourer, le preſſer, ſans trop de bienſéance :
Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas,
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du deſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, Nourrice ?

Mad. AUBONNE *ſe remettant à coudre.*

Ah ! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un ſoir, près d'un Couvent...

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit : la voilà... Tu pourras la remettre
Au premier des Fourriers que tu rencontreras,
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras ;
Madame de Givri veut ſavoir à quelle heure
Il veut de ſa préſence honorer ſa demeure...
Quatorze mille écus !... & cela clair & net...
On en doit la moitié... Va vîte.

LE COURIER.

Adieu, Babet.
(*Il ſort.*)

BABET *filant.*

La nourrice toujours dans ſon chagrin perſiſte !
Contez-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriſte.
Notre jeune Marquis, que la Bonne a nourri,
Eſt un franc garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh ! non,
Il n'a point d'amitié, le mal eſt ſans remède.

Mad. AUBONNE.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT.

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger :
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GUILLOT.

GUILLOT *accourant.*

AH ! le méchant Marquis ! comme il eſt malhonnête !

Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſent.
Paſſe encor pour un ſeul, mais deux!

BABET.

Bon ! c'eſt de joie
Qu'il t'aura ſoufflеté. Tout le monde eſt en proie
A des tranſports ſi grands, en attendant le Roi,
Qu'on ne ſait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, conſole-toi.

L'INTENDANT *écrivant.*

La choſe eſt mal pourtant... Madame la Comteſſe
N'entend pas que l'on faſſe une telle careſſe
A ſes gens; & Guillot eſt le fils d'un Fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot eſt d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'eſt un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainſi deux ſoufflets du Marquis ?

GUILLOT.

Il eſt jaloux, il t'aime.

BABET.

Eſt-il bien vrai ?... Tu dis
Que je plais à Monſieur ?

GUILLOT.

Oh ! tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en paſſant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu ſais, épouſer tes attraits,
Et pour préſent de noce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc ?

Mad. AUBONNE.

Quelle ſotte folie !
Le Marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de Madame, & qui, dans la maiſon,
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même ;
C'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands Seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de Cour, de Ville,
Et de Village encor. Ils en ont une file ;
Ils vous écrèment tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laiſſent Babet : parbleu, chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage.
Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage
Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,

Quand je vois ce Charlot regardé par Babet;
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh!... j'entends, si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, & je n'ose jamais.

L'INTENDANT.

Non, je ne pourrai plus suffire à la dépense.
Ah! tous les grands Seigneurs se ruinent en France.
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à Monsieur l'Intendant.
Ça, je vous disais donc qu'auprès d'une Abbaye,
Une vieille Baronne & sa fille jolie
Apperçurent le Roi qui venait tout courant.
Le Duc de Bellegarde était son confident;
C'est un brave Seigneur, & que par-tout on vante.
Madame la Comtesse est sa proche parente;
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS.

(*Tous se lèvent.*)

LE MARQUIS.

MOn vieux faiseur de contes, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille Bonne.
(*A Guillot.*)
Ah! te voilà, Maraut; si jamais ta personne
S'approche de Babet, & sur-tout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis!

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois..... mais vous n'en tenez compte ;
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse compter six cens écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie ;
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse & pour d'autres plaisirs ;
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de desirs.
Monsieur mon Trésorier, débourſez, le tems presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel tems prenez-vous là ? Quoi ! dans le même jour
Où le Roi vient chez vous avec toute sa Cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit Précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner ;
Je vois qu'il a raison.

Mad. AUBONNE.

Fi ! quel discours infâme !
Soyez plus généreux, respectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE *pleurant.*

L'ingrat !

GUILLOT *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,
Les mains auſſi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez point le Roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS.

Eh ; ſi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet :
Je l'aime... comme il aime.. aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*A Guillot qui eſt dans un coin.*)
Donnez-m'en donc bien vîte... Ah ! ah ! je t'apperçois ;
Attends-moi, malheureux.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'eſt-ce que je vois !
Je le cherche par-tout. Que ſes mœurs ſont ruſtiques !
Je le trouve toujours parmi les domeſtiques.
Il ſe plaît avec eux, il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, Nourrice ;
Mon cœur en tous les tems vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-tems vous sauvâtes sa vie.
Il en doit à jamais garder le souvenir ;
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame,
Par ses soins maternels amollisse son ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE *à l'Intendant.*

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt : mais la dépense est forte,
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe !
Le cœur ne compte point ; & rien ne doit coûter,
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(*A ses gens.*)
Laissez-moi, je vous prie.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

IL eſt tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans rigueur,
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance;
Que vos maîtres divers & votre Précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre
Le fils de la nourrice, à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez,
Et que Charlot, toujours prompt à me ſatisfaire,
Faiſait aſſidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez ſouvent.
Charlot eſt, je l'avoue, un héros fort ſavant.
Je conſens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille auſſi dans quelque Académie.
La doctrine eſt pour eux & non pour ma maiſon,
Je hais fort le latin, il déroge à mon nom;
Et l'on a vu ſouvent, quoi qu'on n'en puiſſe dire,
De très-bons Officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſu, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui poliſſant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble uſage,
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux loix de ſon devoir

Un

Un Officier ajoute un triſte & vain ſavoir :
Mais ſachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le ſervir à la guerre, à la Cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De ſa royale main ſa bonté ratifie,
Le contrat qui vous doit engager à Julie :
Elle eſt votre parente, & doit plaire à vos yeux ;
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche ! tant mieux.
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage !

LE MARQUIS.

Oh ! j'aime auſſi Julie, elle a bien des appas :
Elle me plaît beaucoup, mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah ! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos diſcours, votre ton la révoltent peut-être ;
On ne réuſſit point ſans un peu d'art flatteur,
Et la groſſièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais ſoyez aimable.
Cette pure nature eſt fort inſupportable.
Vos pareils ſont polis ; pourquoi ? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu.
Leur ame en eſt empreinte ; & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.

Il faut plaire à ſa femme, il faut plaire à ſon Roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi ;
Dompter cette humeur bruſque où le penchant vous
livre ;
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il ? ſavoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai ;
Julie eſt autre choſe, elle eſt fort à mon gré.
Mais je ne puis ſouffrir, s'il faut que je le diſe,
Que le ſavant Charlot la ſuive & la courtiſe.
Il lui fait des chanſons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous ;
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui, je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune homme eſtimable
Peut-il par ſon mérite être envers vous coupable ?
Je dois tout à ſa mère, oui, je lui dois mon fils.
Aimez un peu le ſien ; du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre. Ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnoiſſance.
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer ?
Pour ne vous point haïr, il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendriſſez ! Madame, je vous jure
De reſpecter toujours mon devoir, la nature,
Vos ſentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous
Avec tant de reſpect un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le reſpect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainſi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VEncz, mon bon Charlot: le Marquis m'a promis.
Qu'il ſerait déſormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS *ſe détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allegreſſe
Ne pourra plus trouver place à la triſteſſe.
Où donc eſt votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puiſſant ſecours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ſes auguſtes pères.
Madame, vous ſavez qu'à Monſieur votre fils
Sans me plaindre un moment je fus toujours ſoumis.
Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le Héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le Roi des cœurs bien nés, le Roi qui des Ligueurs
A par tant de vertus confondus les fureurs,
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites,
Et ce n'eſt que pour lui que, des lieux où vous êtes,
Mon ame en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en Soldat mercenaire;

Je veux auprès du Roi ſervir en Volontaire,
Haſarder tout mon ſang, ſûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſile aſſuré:
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place;
Mon fils ſans doute aura, pour ſervir ſous ſa loi,
Autant d'empreſſement & de zele que toi.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, oui.... Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot! l'accollade eſt bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout ſoit oublié.
Ça, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis & la baiſe.*

Je révère.
J'oſe chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix.
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va... je ſuis très-content

LA COMTESSE.

Son bon cœur ſe déclare,
Le mien s'épanouit.... Quel bruit, quel tintamarre!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens. Pluſieurs Domeſtiques en livrée & d'autres gens entrent en foule. Guillot & Babet ſont des premiers. Julie, la Nourrice ſont dans le fond & arrivent plus lentement.

GUILLOT *accourant.*

LE Roi vient.

Tous enſemble.

C'eſt le Roi !

GUILLOT.

C'eſt le Roi, c'eſt le Roi !

BABET.

C'eſt le Roi ! je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais il a bonne mine.

GUILLOT.

Donne-t-il des ſoufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive ſi-tôt, c'eſt ce ſoir qu'on l'attend.
Mais ſa bonté prévient ce bienheureux inſtant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous ſuis...Je rougis. Ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'eſt pas encor faite.
Eſt-ce bien déja lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la baſſe-cour avance avec fracas.

BABET.

Il eſt très-beau... c'eſt lui. Les filles du village
Trottent toute en foule, & ſont ſur ſon paſſage.
J'y vais auſſi, J'y vole.

(Elle va & vient ſur le théâtre.)

LA COMTESSE.

Oh ! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'eſt pas lui.

BABET.

C'eſt lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien;
Tout le monde m'a dit, c'eſt lui: la choſe eſt claire.

L'INTENDANT *arrivant à pas comptés.*

Ils ſe ſont tous trompés ſelon leur ordinaire;
Madame, un poſtillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juſte & pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée & moitié ſurdorée,
D'excellens Pâtiſſiers, d'Acteurs Italiens,
Et de Danſeurs de corde & de Muſiciens,
Des flutes, des hautbois, des cors & des tompettes,
Des faiſeurs d'acroſtiche & des marionnettes :
Tout le monde a crié le Roi ſur les chemins,
On le crie au village & chez tous les voiſins;
Dans votre baſſe-cour on s'obſtine à le croire,
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien ſots.

LA COMTESSE.

Mais, quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonjour, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuye !

(*Ils ſortent. La Comteſſe reſte avec Mad. Aubonne.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chere Nourrice, & ne ſoupire plus :
A bien placer mon fils mes vœux ſont réſolus.

Il ſervira le Roi, je ferai ſa fortune.
Je veux que cette joie à nous deux ſoit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux, c'eſt là ce qui ſoutient,
C'eſt là ce qui conſole, & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne?

Mad. AUBONNE *triſtement.*

Ah....

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

LA COMTESSE.

Va, fais danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE

Mon fils!... Madame!.., Allons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT *au fond.*

JULIE.

ENfin je le verrai ce charmant Henri-Quatre,
Ce Roi brave & clément qui ſait plaire & combattre;
Qui conquit à la fois ſon Royaume & nos cœurs.

Pour qui Mars & l'Amour n'eurent point de rigueurs,
Et qui fait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des Ligueurs, des Romains, des Héros & des belles.

CHARLOT.

Elle aime ce grand homme, elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je croi;
Comment me trouvez-vous?

Mad. AUBONNE.

Très-belle & très-bien miſe.
Vous ſeriez peu fâchée (excuſez ma franchiſe)
D'eſſayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un Héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement.... il a le cœur fort tendre;
On me l'a dit du-moins: je n'y veux point prétendre.
Je ne veux avoir l'air, ni prude, ni coquet...
Eh, mon Dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! (*Il ſort.*) Allons vîte.

Mad. AUBONNE.

Et bien, belle Julie,
Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie.
Il ſignera du moins le contrat projetté,
Qui ſera par Madame avec vous préſenté.
Vous ſemblez n'y penſer qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur ſoit touché?
Qu'il ſe donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne Comteſſe en ces murs élevée,
Conduite par vos ſoins, à ſon fils réſervée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé juſqu'à ce jour
Le moindre ſentiment qui reſſemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaiſances

Qui

Qui d'un peu de tendreſſe auraient les apparences.
Il eſt ſombre, il eſt dur, il me doit alarmer;
Il ſait être jaloux, & ne ſait point aimer.
J'aime avec paſſion ſa vertueuſe mère.
Le fils me fait trembler: quel triſte caractère!
Ses airs & ſon ton bruſque, & ſa groſſiereté
Affligent vivement ma ſenſibilité.
D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre;
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net,
Developpez un cœur qui ſe cache à regret;
Le Marquis eſt hai.

JULIE.

Tout autant qu'haiſſable.
C'eſt une averſion qui n'eſt pas ſurmontable.
A ſa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer.
Je percerais ſon cœur d'une atteinte cruelle,
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes ſentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice!

JULIE.

Et moi, que devenir? Comment faire, Nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves triſtement;
Ma chère Aubonne!

Mad. AUBONNE.

Eh bien?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comteſſe à différer la choſe?
Tu ſais la gouverner, ton avis en impoſe;
Par tes diſcours flatteurs tu pourrais la mener
A me laiſſer le tems de me déterminer....
Mais réponds donc.

Mad. AUBONNE

Hélas !.. Oui, ma belle Julie...
Votre demande eſt juſte... elle ſera remplie.

SCENE II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MAdame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point là le mien... Le vôtre eſt bien mieux fait,
Mieux choiſi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Eſt galant & poli !... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. AUBONNE.

Il veut ſervir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de conſacrer ma vie
A ſervir dignement la divine Julie.
Heureux ! qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un Héros & vous pourrait ſe partager !
Heureux ! à qui l'éclat d'une illuſtre naiſſance
A permis de nourrir cette noble eſpérance !
Pour moi qu'aux derniers rangs le ſort veut captiver,
Vers la gloire, de loin, ſi je peux m'élever,
Si quelque occaſion, quelque heureux avantage
Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir

Pour prix de tout mon ſang un léger ſouvenir.

JULIE.

Ah! je me ſouviendrai de vous toute ma vie!
Élevée avec vous, moi que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maiſon pour jamais.
Madame la Comteſſe & ſes dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, &, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeller : tout le Château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir ſouvent.

Mad. AUBONNE *ſoupirant.*

Je ne ſouffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère! à mon cœur il manque l'éloquence!
Peignez-lui les tranſports de ma reconnoiſſance!
Faites-moi mieux parler que je ne puis...

JULIE.

Charlot...
Non... Monſieur... mon ami.... ma mère.... que ce mot
De Charlot... convient mal... à toute ſa perſonne!

Mad. AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... Mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma bonne...

Mad. AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de Monſieur le Marquis?
L'art n'a rien pu ſur l'un, dans l'autre la nature
Semble avoir prodigué tous ſes dons ſans meſure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui,
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui;

(A Charlot.)

Je voudrais répéter... Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'eſt point étrange ;
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos Courtiſans attirent les regards ;
Les armes, le deſſein, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique,
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait.
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous ſeule en ſervez... Mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir... Il faut un violon.
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu, non.
Vous chantez à merveille, & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera le cadence.
Aſſeyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'eſt point ſurpris.

(Elle s'aſſied. Ils danſent, & Charlot chante. Il commence par des tarala lara.

Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois,
A ſon choix.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois ;
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger ?
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois.

JULIE *après avoir danſé un ſeul couplet.*

Vous êtes donc l'auteur de la Chanſon ?

CHARLOT.

Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés ;
Par votre goût, ſans doute, ils ſeront rejettés.

JULIE.

Ils n'offenſent perſonne... ils ne peuvent déplaire ;
Il ne peuvent ſur-tout exciter ma colère...
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous ! .. Je n'oſerais
Perdre ainſi le reſpect... profaner vos attraits.

JULIE.

Une ſeconde fois je puis donc les entendre.
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaiſir.
Je voudrais que Madame en pût auſſi jouir.

(*Julie recommence à danſer avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des loix
Aux bergers, Rois.
(*Ils danſent la repriſe.*)
Vous ſeule ornez ces lieux.
Des Rois & des Dieux
Le maître eſt dans vos beaux yeux.
Ah ! ſi de votre cœur.
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un Roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de regner ſur nous.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois, *&c.*

. . . . . .

On meurt de ne le plus voir !

SCENE III.

Le Marquis entre & les voit danſer. Mad. Aubonne eſt aſſiſe & cout.

LE MARQUIS.

MEurt de ne les plus voir !.... Notre belle héritière,
Avec Monſieur Charlot vous êtes familière ;
Vous danſez aux chanſons dans un coin du logis !

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'eſt aſſez permis
De prendre, quand je veux, devant Madame Aubonne,
Pour danſer un menuet la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup, & les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, Monſieur, de la reconnaiſſance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous cauſe quelque ennui,
Que n'avez-vous appris à danſer comme lui ?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, Monſieur, votre injuſte colère.
Vous aviez aſſuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer ;
Mon cœur la méritait, il l'oſait eſpérer.
(*Montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, reſpectable à vous-même.
M'a chargé dans ces lieux de ſon ordre ſuprême ;
Ses ordres ſont ſacrés, chacun doit les remplir :

En la ſervant, Monſieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'eſt très-bien ripoſté ; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne ſais que répondre.
Ecoute, mon garçon, je te défends *... à toi,
De montrer, quand j'y ſuis, de l'eſprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il faſſe ?

LE MARQUIS.

Il m'offuſque toujours... tant d'inſolence laſſe !
Je ne le puis ſouffrir près de vous... En un mot,
je n'aime point du tout qu'on danſe avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !...
Allez, votre colère eſt trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade,
Vous vous faites haïr... Monſieur, prenez-y garde ;
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonſpect,
Vous deviez à Julie un peu plus de reſpect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendreſſe ;
Mais...

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot !.... Que tout cela me bleſſe !...
Sortez, & devant moi ne paraiſſez jamais.

JULIE.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi ? ſi...

* Charlot le regarde fixement.

Mad. AUBONNE *ſe jettant entr'eux deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix.
Eh, mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure;
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monſieur, je ſais ce que je doi;
(Regardant Julie.)
Mais enfin, j'ai fait vœu de ſuivre en tout ſa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en eſt trop, faquin !

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue,
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame un peu frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand
Pour m'épargner peut-être un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! miſérable !...

JULIE.

Encor !

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place.
Tout ira bien; cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.
(Il ſort.)

Mad. AUBONNE.

Ah ! c'en eſt fait; mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NOn, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis...
Ces nœuds infortunés ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi ! tu me ſerviras ?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà réſolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mad. AUBONNE.

O fortune ! ô deſtin ! que tout change à ton gré !...
Du public cependant reſpectons l'allégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la Comteſſe.
Comment parler ? comment, par un trouble cruel,
Contriſter le plaiſir d'un jour ſi ſolemnel ?

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe.
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler.
Hélas ! je n'ai rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas! tout, dès long-tems, trompa mes eſpérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes...
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir;
Je ſerai juſte.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon eſpoir.

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET.

ALlez, votre Marquis eſt un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET *toute eſſoufflée.*

Vous ſavez qu'on apprête
Cette longue feuillée où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins;
Il a dans cent endroits diſpoſé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens ſavans.
Ce ſpectacle admirable attirait les paſſans;
Les filles l'entouraient; toute notre ſequelle
Voyait le beau Charlot monté ſur une échelle,
Dans un leſte pourpoint faiſant tous ces apprêts;

Mais Monſieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; & Charlot au contraire
A dit que tout eſt bien. Le Marquis en colère,
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce ſilence au Marquis a cauſé du dépit,
Il a tiré l'échelle; il a ſu ſi bien faire,
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot eſt bleſſé.

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut. Il s'eſt fâché vraiment,
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT *accourant.*

AH, mon Dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi?

Mad. AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de ſoufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah, mon Dieu ! que dis-tu ?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'choſe.

Mad. AUBONNE.

Eh, butord ! dis donc vîte, de grace,
Ce qui s'eſt pu paſſer, & tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas ! tout eſt paſſé. Le Marquis là dehors
Eſt troué d'un grand coup tout à travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuſe !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes.
Mais ce n'eſt pas Charlot, Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Pourſuivait notre ami, ma foi, très-vertement.
L'autre qui ſagement ſe battait en retraite,
Déja d'un Ecuyer avait ſaiſi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monſeigneur, il ne ménage rien ;
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à ſon maître.
Mais Charlot lui diſait : Monſieur, n'approchez pas.
Il s'eſt trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NOn, il n'en eſt plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juſte Ciel que j'implore!...

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup ſurvécu d'un moment.
Cachons bien à ſa mère un ſi triſte accident.

Mad. AUBONNE.

Les pierres parleront, ſi nous oſons nous taire.

L'INTENDANT.

C'eſt fort loin du Château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'eſt paſſée, & preſqu'au même inſtant;
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche, ſi je puis, qu'on n'entre & qu'on ne ſorte;
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureuſement ſe retire en ſecret
Dans ce moment fatal au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible & ſi tendre;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat!
Je plains ſon fils... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant, mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort! & par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juſte Ciel!

Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolemnel ;
Quand le Roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne
Aux mains de la Juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant.
La Juſtice eſt injuſte !

L'INTENDANT.

Ah ! les loix ſont bien dures !

BABET *à Guillot.*

Charlot ſerait pendu ?

GUILLOT.

Ce ſont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir ;
On eſt gai le matin, on eſt pendu le ſoir.

BABET.

Mais le Marquis eſt-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;
Le Médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource ?

GUILLOT *à Babet.*

Ecoute.
Il en diſait de moi l'an paſſé tout autant ;
Il croyait m'enterrer, & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance :
Mes enfans, au logis gardons bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mère a déja tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai... mais allons... le deſſein en eſt pris.
(Elle ſort.)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le ſilence.

JULIE.

Mon ame
D'une ſi bonne mère éprouve les douleurs ;
Courons, allons mêler mes larmes à ſes pleurs.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, CHARLOT.

CHARLOT *au milieu d'une troupe de Gardes.*

J'Aurais pu fuir ſans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je deſire la mort, & j'y ſuis réſolu.

L'INTENDANT.

La Juſtice eſt ici. Madame la Comteſſe
Sait la mort de ſon fils ; la douleur qui la preſſe,
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur !

GUILLOT.

Il devait en uſer comme moi,
Ne ſe point revancher, imiter ma ſageſſe ;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confeſſe.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre Marquis, qu'être tué par eux ?

GUILLOT.

Elle a toujours raiſon, c'eſt très-bien dit.

CHARLOT.

J'eſpère
Qu'on ſouffrira du moins que je parle à ma mère :
Voudrait-on me priver de ſes derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'eſt évadée, elle eſt loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi ! ta mère eſt complice ?

BABET.

Il me met en colère ;
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de ſa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas ! mon auguſte maîtreſſe !
Et que je plains Julie ! Elle avait la tendreſſe
De Monſieur le Marquis ; & mes funeſtes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce Château reſpectable,
Où l'on daigna m'aimer... où je fus ſi coupable...
(*A l'Intendant.*)
Vous, Monſieur, ſi jamais dans leur triſte maiſon
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'oſe vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours regné juſqu'au fond de mon ame ;
Que j'aurais prodigué mon ſang pour la ſervir ;
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maiſon mon enfance nourrie
Me laiſſait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs.

Ils

Ils ne ſont pas pour moi... la ſource en eſt plus belle...
Adieu... conduiſez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien ſe déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure, je ne ſais s'il faut auſſi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot !... Charlot plaît, quoi qu'il faſſe.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Meſſieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas !... Suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, ſuivons auſſi, car on eſt curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH ! je reſpire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ſes ſens & ſa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour
Rendent ſes yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la ſecourir, ne ſoit point auprès d'elle ?
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeſte embarras ;
Par une fauſſe porte elle s'eſt éclipſée.
Je prends part aux chagrins dont elle eſt oppreſſée ;
Elle eſt pour ſon malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous ſe défier ?

Le Roi viendra bientôt, ſon ſeul aſpect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un Bourgeois Champenois, qui tue un grand Seigneur.
L'exemple eſt dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
Vit tous les droits ſans force & les loix inutiles.
A peine nous ſortons de ces tems orageux.
Henri qui fait ſur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je ſuis la cauſe, hélas! de cet affreux malheur,
Ne me reprochant rien dans ma ſimple candeur.
J'ai cru qu'on n'avoit point de reproche a me faire.
Ce malheureux Marquis, dans ſa ſotte colère.
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon Seigneur, & fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,
Aux bontés de ce Roi galant autant que juſte.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui,
Il y ſera ſenſible, il ſera mon appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET *accourant.*

AU ſecours! ah, mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maiſon.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'eſt Charlot que l'on fourre en priſon.

JULIE.

O Ciel!

BABET.

Des gens tous noirs des pieds juſqu'à la tête
L'on fait conduire, hélas! d'un air bien mal honnête.
Pour comble de malheur le Roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danſera point, plus de fête... Ah, Madame!
Que de maux à la fois!... tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eſt en priſon!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le ſauver prenez ſur vous le ſoin.
Chacun vous aidera, tout le Château vous prie:
Les morts ont toujours tort, & Charlot eſt en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y ſoit bien long-tems.

JULIE.

Madame ſort déja de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſevelie!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE *ſoutenue par deux femmes.*

LA COMTESSE.

MEs filles, laiſſez-moi, que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ſaurais reſter.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être ſeule, il faut nous écarter.

(Ils ſortent.)

LA COMTESSE *ſe jettant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie ! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas... Je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur
Répond toujours au votre, & ſent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel le eſt votre hyménée !
Ah ! j'avais eſpéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre ſort... & je ſais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & ſi ſainte & ſi chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah, Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce ſéjour de pleurs,
Comment de la maiſon faire au Roi les honneurs !

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'inſtruis de ma perte
Il plaindra les horreurs où mon ame eſt ouverte.
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des feſtins à celui du trépas.
Le Roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

Ainſi... le meurtrier... n'aura donc point ſa grace ?...

LA COMTESSE.

Il eſt bien criminel.

JULIE.

Il s'eſt vu bien preſſé ;
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé..

LA COMTESSE *pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère...

LA COMTESSE *ſe levant.*

Il devait dans mon fils reſpecter une mère.
Le fils de ſa nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les ſoins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraiſſant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement, mon ſort eſt plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périſſe?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Fera donc la troiſième!

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter!
Elle eſt mère... & je ſais ce qu'il doit en coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance & de peine;
Ma douleur me ſuffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur ſoudaine!

(*Le peuple derrière le Théatre.*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

LA COMTESSE.

Dans l'état où je ſuis, ô Ciel! il vient chez moi!

SCENE V.

LE COURIER *en bottes, qui était parti au premier Acte, arrive.*

JULIE.

CHarlot ſera ſauvé !

LE COURIER.

Le Duc de Bellegarde
Dans la cour à l'inſtant vient avec une garde.
Pour la ſeconde fois le peuple s'eſt mépris.

JULIE.

Le Roi ne viendra point ?

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à peu près d'une lieue,
Dans un petit village avec ſa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en ſuis sûre.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGRADE *arrive ſuivi de pluſieurs Domeſtiques de la maiſon. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE *allant au-devant de lui.*

AH, Monſieur ! vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpère; Madame; ici le Roi m'envoie,
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(A Julie qui veut ſortir.)

Mademoiſelle, il faut que je vous parle auſſi ;
Votre aimable préſence eſt néceſſaire ici.
Sur le deſtin d'un fils, Madame, & ſur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

(Il s'aſſied entr'elles.)

Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi,
S'eſt jettée à ſes pieds, a parlé devant moi ;
Le Roi, vous le ſavez, ne rebute perſonne.

LA COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah ! l'ame grande & bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... Ne vous affligez point,
Madame, & juſqu'au bout, ſouffrez que je m'expli-
que.
Vous aviez dans ſes mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de ſa mère inconnu.

LA COMTESSE.

Il eſt trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre,
Ainſi que tout l'Etat, déſolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs,
Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs.
Et ſans doute en ſecret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous futes jettée ;
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

(Tous ſe lèvent.)

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon cœur s'échappe ! Ah, grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, tranſporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !

JULIE.

Quelle joie !

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons que je le voie...
Mais... ferait-il bien vrai ?

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah ! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré,
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant,
Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?

(On s'aſſied encore.)

LE DUC.

Le Ciel avec le Roi vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait,
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourrice voulut diſſiper votre erreur,
Elle n'oſa jamais alarmer votre cœur,
Craignant, en diſant vrai, de paſſer pour menteuſe
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret avec ſoin cacheté,
Son mari, vieux Soldat, mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un Notaire,
Produit aux yeux du Roi, découvre le myſtère.
Le Soldat même à part interrogé long-tems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le tems de l'impoſture.

Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé. Des témoins entendus
Sur le lieu, sur le tems, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du Roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point, il sait sonder les cœurs :
Art difficile & grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable & brave en ces lieux on renomme ?
De votre père, hélas ! c'est le portrait vivant.
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi, dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je ; oui, c'est lui : je l'ai vu ;
Frappé de son aspect, j'en suis encor ému,
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits !

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triſte nourrice, appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant, mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper. Sa mère vous implore ;
Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE *ſe jettant aux pieds de la Comteſſe.*

J'Ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous.

Je dois tout pardonner, puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.

(*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les Domeſtiques.*)

CHARLOT *dans l'enfoncement.*

O deſtinée affreuſe!

(*Avançant quelques pas.*)

Où me conduiſez-vous?

LA COMTESSE *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous, ma mère!

LE DUC.

Oui, ſans doute.

JULIE.

O Ciel! je te bénis.

LA COMTESSE *l'embraſſant.*

Oui, reconnais ta mère; oui, c'eſt toi que j'embraſſe.
Tu ſauras tout.

JULIE.

Il eſt bien digne de ſa race.

Le peuple derrière le Théatre.

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

LE DUC.

Pour le coup, c'eſt lui-même. Allons tous: c'eſt à moi
De préſenter le fils, & la mère, & Julie.

LA COMTESSE.

Je ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT *Marquis.*

Je ne ſais où je ſuis.

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français.
Mon fils...

CHARLOT *Marquis.*

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jetter aux pieds d'un ſi bon Maître.

CHARLOT *Marquis.*

Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

Tout le monde crie.

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi.

Fin du troiſième & dernier Acte.